

*La Fabrique de l'ethnographie. Dans les rouages du travail organisé.*

Marie Buscatto, Octarès Éditions, Toulouse, 2010, 168 p.

*La Fabrique de l'ethnographie* de Marie Buscatto est un ouvrage passionnant sur la manière dont les méthodes ethnographiques peuvent enrichir l'analyse scientifique du travail et des organisations. L'auteur, professeure en sociologie à l'université Paris 1 Panthéon-La Sorbonne, nous propose, à partir de nombreux exemples et cas de recherche détaillés, une plongée dans les mécanismes de l'observation *in situ* autour de plusieurs objets d'étude comme le genre, l'art, les résistances au travail, et plus largement les organisations. D'une grande variété de cas et d'approches théoriques, ce travail permet d'enrichir l'outillage méthodologique des chercheurs de différentes disciplines, de la sociologie aux sciences de gestion.

L'introduction de l'ouvrage pose les bases d'une compréhension fine de l'ethnographie qui, selon l'auteur, peut se définir comme « toutes formes d'enquête qui reposent sur une implication personnelle et de longue durée du chercheur dans le groupe ou l'organisation qu'il étudie ». Cette observation *in situ* qui aboutit à la construction du matériau de recherche, a selon l'auteur trois apports spécifiques : elle permet un accès direct aux pratiques des observés dans leur contexte de réalisation ; elle rend visible les processus de construction des rationalités individuelles ; elle permet de rendre compte de la diversité et de la multiplicité de pratiques liées aux activités humaines. De ce point de vue l'ethnographie trouve ses sources historiques dans les travaux fondateurs de l'École des relations humaines, mais aussi, et surtout, dans les recherches de l'École de sociologie de Chicago. Ce n'est donc pas surprenant de voir le sociologue Howard Becker largement mobilisé tout au long de l'ouvrage pour à la fois donner à voir les « ficelles du métier »<sup>1</sup> de l'ethnographe, et mettre en musique la partition du chercheur, en particulier dans les « mondes de l'art »<sup>2</sup>.

Comme le propose le sociologue américain de l'*interactionnisme symbolique*, le travail est étudié ici comme une *activité organisée* de façon formelle ou plus informelle, pour révéler les processus sociaux de production et de constitution de l'ordre organisationnel et la diversité des acteurs, rationalités et stratégies qui y sont à l'œuvre. *L'ethnographie du travail organisé* est selon l'auteur « une notion pratique qui permet d'envisager de manière exhaustive l'ensemble des apports et des usages épistémologiques de l'ethnographie dans l'étude du travail, quelle que soit la forme organisée qui l'accueille et l'objet de recherche et le questionnement construits par le ou la chercheur-e ».

Le premier chapitre revient sur les fondements théoriques de l'enquête ethnographique. Se retrouvant aussi bien dans les sciences sociales qu'en particulier chez les anthropologues fondateurs de l'enquête de terrain comme Bronislaw Malinowski ou Clifford Geertz qu'au sein des sciences « dites exactes » qu'au sein de la « physique des particules », l'ethnographie est, avant tout, une démarche réflexive du chercheur par rapport à son objet qui met en lumière les « biais sociaux » du travail de recherche. Ainsi, cette méthode remet en cause l'idéal positif des recherches de type hypothético-déductif inaugurées par É. Durkheim en sociologie<sup>3</sup> (modélisation, expériences en laboratoire, questionnaire). L'auteur met en effet en évidence la capacité de l'ethnographie à proposer un usage critique des techniques d'enquête qui repose sur une démarche entre engagement et distanciation. De ce point de

---

<sup>1</sup> Becker, H., *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, Paris, 2002.

<sup>2</sup> Becker, H., *Les mondes de l'art*, Flammarion, Paris, 1988.

<sup>3</sup> Durkheim, É., *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1986 (1895).

vue, elle s'inscrit dans des méthodologies présentes notamment dans les travaux de sociologues américains comme Glaser et Strauss autour de la *grounded theory*<sup>4</sup>.

Le chapitre suivant permet d'aborder en détail le premier objet de recherche permettant d'illustrer les spécificités de la méthode : les stratégies de résistance et les pratiques autonomes des salariés dans l'entreprise. Pour ce faire, l'auteur mobilise à la fois certains travaux fondateurs de l'école de Chicago, comme ceux d'Everett Hughes et de Donald Roy, sur les ouvriers d'un atelier de construction mécanique, mais aussi, ses propres travaux sur les employés d'un centre d'appels téléphoniques. Ces travaux ethnographiques permettent de passer d'une définition centrée sur une forme unique de résistance contre les logiques managériales à une conception plus large intégrant une multiplicité des formes et de raisons de résister, entre détournement de l'outil et le développement de pratiques. C'est le cas par exemple des opérateurs des centres d'appels qui transforment les scripts formalisés par la direction ou des ouvriers qui développent des stratégies de « tirer au flanc » ou de limitation de la production pour protéger leur gain face à un bureau des méthodes à l'affût de la moindre augmentation des quotas. L'observation *in situ* permet ainsi de mettre en lumière ces pratiques « souvent peu dicibles du fait de leur caractère naturel, anecdotiques, parfois même cachées car contraires aux demandes managériales ou aux normes sociales habituelles<sup>5</sup> ». Néanmoins l'auteur souligne également que l'usage de ce type de méthode n'empêche pas les interprétations idéologiques ou le regard biaisé comme l'illustrent les nombreux travaux critiques de l'École des relations humaines, en particulier sur « la logique des sentiments<sup>6</sup> ».

Le troisième chapitre, « Faire organisation », est au cœur de la réflexion sur les spécificités de l'ethnographie qui, selon Marie Buscatto, situe l'observateur au centre de l'activité professionnelle et lui donne ainsi à voir l'activité de travail comme un processus en acte. Autrement dit, c'est à partir de l'activité – comme par exemple, l'activité musicale, syndicale, technique, encadrante, gestionnaire – que sont remontés les fils de l'action organisée et que sont répétées les conventions sociales qui organisent l'activité de création au sein du monde du jazz ou lors de négociations sur le stress par des syndicats. Étudier l'organisation « en train de se faire » à partir d'une étude répétée et rigoureuse de situations « micro-sociales », permet de révéler des phénomènes plus larges sur le fonctionnement d'une organisation, voire d'une société dans son ensemble.

Une nouvelle illustration des apports de l'ethnographie est proposée dans le quatrième chapitre autour de l'étude du travail artistique. Cette approche permet de mettre en lumière les ressorts collectifs, organisés, négociés, souvent conflictuels, parfois contradictoires, de l'acte créatif, comme l'auteur l'illustre avec le monde du Jazz. Mobilisant en particulier l'approche d'Howard Becker, Marie Buscatto montre que la méthode d'observation *in situ* de l'artiste « en acte » permet de saisir la manière dont il bricole des positionnements de savoirs, des interactions, des rapports au travail, des agendas ou des technicités particulières, souvent éloignés de l'image du « génie créatif ». Plus largement elle met en perspective les tensions inhérentes à certaines professions scientifiques – comme certaines professions médicales par exemple – dans lesquelles on retrouve des formes de bricolage identitaire.

Le cinquième chapitre consacré aux rapports de genre au travail propose de compléter l'enrichissement épistémologique de l'ethnographie. Cette méthode permet selon l'auteur de prendre

---

<sup>4</sup> Glaser, B. et A. Strauss, *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Weindenfeld & Nicolson, Londres, 1968.

<sup>5</sup> Lae, J.F., *Travailler au noir*, Paris, Métailié, 1989.

<sup>6</sup> On peut citer notamment les travaux de M. Burawoy dans « The anthropology of industrial work », *Annual Review of Anthropology*, 1979, 8, p. 231-266.

en compte le caractère processuel, dynamique et construit de « l'arrangement entre les sexes », ainsi que les stéréotypes sociaux et leur influence sur la position des femmes dans différents espaces sociaux. L'ethnographie complète ainsi l'outillage méthodologique du chercheur ó qui mobilise le plus souvent les matériaux statistiques, les questionnaires ou des analyses documentaires ó pour étudier ces phénomènes. Elle apparaît ainsi comme une méthode innovante permettant de repérer des processus plus quotidiens, plus invisibles, plus éclatés et plus intériorisés.

En conclusion Marie Buscatto revient sur une question qui a traversé l'ouvrage : comment généraliser les résultats obtenus par des recherches ethnographiques ? L'auteur explique que l'ethnographie s'appuie sur un matériau riche et une démarche réflexive censée le protéger de conclusions empiriques, voire de généralisations théoriques trop rapides. Et de souligner que « les conceptualisations doivent s'appuyer sur des procédés itératifs ó conceptualisation, comparaison, théorie fondée ou étude de cas élargie ó afin d'articuler de manière rigoureuse les faits recueillis au cours de l'enquête et les éléments structurels qu'ils sont censés exprimer, de mettre en relation les situations les plus individuelles et les rapports sociaux les plus abstraits ».

Malgré la richesse de la démonstration, nous pourrions prolonger les analyses proposées par Marie Buscatto pour comprendre la portée de ce type de méthode ethnographique et son intérêt épistémologique en posant une question supplémentaire. Au-delà de la généralisation des résultats d'un point de vue théorique, quel est son impact d'un point de vue empirique sur les pratiques des acteurs et les modes de fonctionnement des organisations ? Autrement dit, quel est l'effet en retour des résultats obtenus par cette méthode sur l'objet étudié ? Cette question, moins abordée dans le champ de la sociologie, a trouvé une place centrale dans les recherches en gestion et plus particulièrement autour des cadres épistémologiques de la recherche-action ou de la recherche-intervention. Ce type de recherche repose également sur des méthodes ethnographiques, au sens où l'interaction avec le terrain de recherche se réalise dans la durée, autour d'une démarche réflexive du chercheur qui co-construit son travail de recherche avec les organisations qu'il étudie. Mais l'interaction est volontairement plus poussée comme l'explique l'un des fondateurs de la recherche-intervention, Jean-Claude Moisdon, qui définit cette méthodologie de recherche comme une interaction continue de points de vue et de représentations du chercheur et des membres de l'organisation, issus de leurs champs respectifs de contraintes et d'enjeux, qui implique un processus de prescription et de conseil<sup>7</sup>. La phase de préconisation doit permettre, selon les tenants de ce type de méthodologie d'interroger à la fois la pertinence des résultats produits et la capacité des acteurs du terrain à se les approprier. Cette démarche constitue alors une boucle réflexive sur les résultats de recherche qui peut permettre de proposer un autre niveau de validité de ces résultats.

Nicolas Aubouin  
ESG Management School

---

<sup>7</sup> Moisdon, J.C., « Recherche en gestion et intervention », *Revue française de gestion*, 1984, n<sup>os</sup> 47-48, p. 61-73.